

1

Ahmed regarde les nuages dans le ciel, les nuages qui flottent là-bas, les merveilleux nuages.

Ahmed aime la poésie, pourtant il n'en connaît plus que des bribes qui lui reviennent fugitivement telles des bulles à la surface de l'âme. Souvent les vers arrivent seuls, sans auteur ni titre. Ici, ça lui évoque Baudelaire, une histoire d'étranger, de liberté, un truc anglais. C'était son auteur préféré, Baudelaire, à l'époque, avec Van Gogh et Artaud. Et puis il y avait eu Debord. Et puis il avait cessé de lire. Enfin, presque. Aujourd'hui il achète *Le Parisien* les matins où il descend. Et quantité de polars industriels anglo-américains : Connely, Cornwell, Cobain. À de rares exceptions près, les noms se mélangent dans sa tête, tant il a le sentiment de lire le même roman. Et c'est cela qu'il recherche. S'oublier en absorbant l'entièreté du monde dans un récit ininterrompu écrit par d'autres.

Il se fournit à la librairie d'occasion de la rue Petit. Une minuscule boutique du temps d'avant qui a étrangement survécu entre le complexe scolaire loubavitch, la salle de prière salafiste et l'église évangélique. Peut-être parce que M. Paul, un vieil anarchiste arménien, ne rentre dans aucune des catégories d'illuminés qui se partagent désor-

mais le quartier. Et puis il vend sa littérature profane au poids, ce qui le rapproche plus de l'épicier que du dealer de livres shaïtaniques. De temps en temps, le libraire ajoute un ouvrage à la pile sans rien dire. Ellroy, Tosches, un Manchette inédit. Ahmed cligne très légèrement des yeux. Reconnaisant envers son fournisseur de ne pas le laisser sombrer totalement. De ces auteurs, il se souvient.

Aujourd'hui il n'est pas descendu. Il lui reste une baguette au congélateur, un paquet de tortellini au jambon, une quiche saumon-épinards, assez de beurre pour trois tartines, un reste de confiture de fraises confectionnée par la voisine du dessus, Laura, qu'il aurait désirée s'il savait encore désirer, un pack d'Évian, une plaquette de chocolat noir aux noisettes Ivoria, cinq Tsingtao soixante-six centilitres, une demi-bouteille de William Lawson soixante-quinze centilitres, trois bouteilles de vin – rouge, rosé, monbazillac – et six canettes de bière sans alcool Almaza, lâchement abandonnées par son cousin Mohamed avant son départ pour Bordeaux six mois plus tôt. Sans oublier un paquet de Tuc, la moitié d'une saucisse sèche, les deux tiers d'un valençay, sept crackers, un demi-litre de lait écrémé et un fond de muesli Leader Price. Plus, bien sûr, la boîte de thé vert Gunpowder et celle de Malongo percolatore. De quoi tenir jusqu'à l'épuisement des trois kilos sept de bouquins achetés la veille à M. Paul.

Pour l'heure, Ahmed rêve. Il regarde les merveilleux nuages de l'heure du thé et il rêve. Son esprit quitte ce quartier dans lequel il a cessé de vivre depuis cinq ans déjà. Le détachement auquel il aspirait alors approche. Regarder les nuages, lire, dormir et boire le soir venu. Peu à peu, il est parvenu à décrocher de la télévision, des écrans. Les livres colonisent son esprit, il le sait, mais lui sont encore nécessaires. Trop tôt pour qu'Ahmed affronte seul ses démons. Les horreurs des autres, l'imagination

malade des autres lui permettent de contenir les monstres tapis dans le fond de son crâne.

Lentement, son esprit s'envole vers les lointains campements de ses ancêtres. La source impossible. Le voyage aller se fait en ligne droite, sans encombres. À dix kilomètres d'altitude, il regarde à peine les champs, les montagnes, l'eau, les cailloux, le sable enfin. Une centaine de dunes après le début du désert, il entame sa descente vers le grand erg bleu. Soudain apparaissent les tentes en poil de chameau, les hommes, les bêtes, les esclaves. Cette humanité biblique désirable et atroce de cruauté. Ce monde insensé qui est lui et le contraire de lui. Cette aporie. Ahmed garde prudemment ses distances et se contente, comme à chaque visite, de survoler à une altitude raisonnable le campement de ses lointains cousins. Incognito, il se laisse flotter parmi les cerbères du désert, les vautours aux ailes lourdes qui toujours le reconnaissent comme un des leurs.

L'homme-vautour tourne dans le ciel sans nuages et observe les changements survenus depuis sa dernière visite. L'atmosphère est différente, plus épaisse. Dans cette zone floue peuplée de rebelles, aux confins des États, là où l'on trouve des hommes, on trouve des quatre-quatre équipés pour le combat, des treillis, des kalachnikovs. Cela n'est pas nouveau. Ce qui l'est : la longueur des barbes de certains, le prêche après la prière collective face au levant, les regards dans lesquels se succèdent de manière troublante fièvre, certitude, inquiétude, exaltation et souffrance insondable. L'ironie tragique des guerriers du désert a cédé la place à une angoisse existentielle lourde comme de la poix qui les unit dans une détestation d'eux-mêmes sombre ou lumineuse selon leur tempérament. Cela s'est substitué à l'air qu'ils respirent. Ahmed l'inhale déjà, ce gaz inodore et délétère, il commence d'en percevoir les

effets. Pourtant, il refuse de se résigner, de dire adieu à son jardin secret, son carré de dunes à lui, sa pureté intérieure. Il s'attarde, il traîne, il musarde. Et puis, derrière une tente, l'image ultime, la caricature de ce qu'il refuse de contempler. Une forme noire, bizarre, est accroupie, là. Elle n'a ni début, ni fin. Une sorte de fantôme. Quelque chose d'humain, de féminin qui tourne sa tête, au regard céleste par l'obscurité du voile, vers le ciel. La femme-tissu vrille ses yeux invisibles dans les siens, lui envoie une décharge d'horreur pure, de détresse absolue. L'homme-vautour vacille. La torpeur le gagne, il se rapproche du sol à grande vitesse, incapable d'exprimer ne serait-ce que le désir de ne pas tomber. Ses compagnons ailés l'observent. Ils savent que le regard voilé a brisé la fragile immunité du voyageur. Ramenés à leur fonction de gardiens de la limite entre les mondes, les charognards célestes se pressent autour de lui, le forcent à reprendre son vol.

**PLUS HAUT! PLUS HAUT! PLUS HAUT!
DEVANT! DEVANT! DEVANT!
NE TE RETOURNE PAS!**

Reconduit à grande vitesse aux confins de leur espace aérien par ses ex-semblables, Ahmed se sait désormais banni. Libre à lui d'explorer la Sibérie ou la Patagonie. Par ici, il n'est plus le bienvenu.

Laghouat, Aïn-Ben-Tili, Méroé, le Tiris, le Tassili. Goulimine, la Cyrénaïque, Sicilia, Ibiza, Olbia, Bonifacio, La Valette. Le retour est toujours un détour. Cette fois, plus que jamais.

Ahmed a besoin de digérer, d'étaler le temps entre le monde insensé de là-bas, et lui ici. À la verticale de La Valette, un incident de parcours produit une intrusion brutale du réel. Cela pourrait se lire dans un poème à la Desnos : « À la verticale de La Valette, un Templier tenté

se laissa tomber. » Oublie et continue... De toute façon, il n'en parlerait pas dans sa déposition. De toute façon, il n'y aurait pas de déposition. Et puis, à qui expliquer ça ?

C'est donc à La Valette, soixante-quinze zéro dix-neuf, Paris, qu'il sent la première goutte sur son visage aux yeux mi-clos tournés vers le ciel. La deuxième s'écrase sur la manche immaculée de la gallabiyah offerte par le cousin Mohamed. Ahmed baisse la tête, observe la tache écarlate qui s'élargit sur la cotonnade blanche. Ce n'est pas de la pluie. Une troisième larme l'atteint sur le bout du nez. Il goûte : du sang. Ses yeux se relèvent, comme s'ils savaient ce que découvrira son regard. Un pied immobile pend deux mètres au-dessus de lui, forme un angle étrangement ouvert avec la cheville ornée d'un tatouage géométrique au henné. Au bout du gros orteil, une nouvelle goutte se forme, prête à tomber sur son front. Il s'écarte, la laisse s'écraser sur le lys blanc, seul ornement de son balcon. Le sang de Laura inscrit sa trace sur la fleur immaculée. Et Ahmed revient au monde. Un coup d'œil sur l'horloge murale, un rond vert cerclé de métal où ne figure que le chiffre quatre. Vingt et une heures quinze. Le voyage a duré longtemps.

Les romans lus tapissent les murs de son studio. Pas de bibliothèque, il les empile. Son espace vital se rétrécit au fil des lectures. Il tient ses comptes : deux tonnes cinq de polars, tous achetés chez M. Paul. À cinq tonnes, il s'arrête. D'après ses calculs, il aura alors juste la place de circuler entre son matelas et la porte d'entrée. Ce jour-là, Ahmed claquera la porte, laissera la clé dans la boîte et partira sans se retourner.

À cause de l'angle bizarre, il comprend immédiatement que Laura est morte. Ses lectures lui ont appris quelques règles à appliquer en cas de coup dur : ne pas se faire repérer, ne pas laisser d'empreintes. Etc. Une deuxième

chose lui apparaît évidente : on veut lui faire porter le chapeau. Cette certitude remonte d'une zone en lisière de sa conscience où se sont accumulés un ensemble de petits signes presque ineffables : des bribes de mots entendues sur son passage, prononcées par il ne sait qui. Le sourire de Sam, le coiffeur, qui se transforme en brûlure sur sa nuque dès qu'Ahmed a le dos tourné. Le regard complice échangé à la périphérie de son champ visuel par deux ennemis supposés irréductibles. Des petites choses comme ça, dérangeantes, dont il comprend que la mort de Laura leur confère un sens rétrospectif – mais lequel ? Peu désireux de devenir le suspect principal, il ne fuira pas, mais il lui faut en savoir plus, déterminer ce qui se trame et pourquoi on veut l'y impliquer. Laura saigne encore, le meurtre est tout frais. C'est sûr, l'assassin souhaite incriminer le voisin de sa victime, mais il prendra certainement quelque distance avant d'appeler la police ou les journaux. Ahmed possède la clé du deux-pièces de la jeune femme. Il monte. La porte entrouverte grince au gré du vent.

Il entre en jouant de l'épaule, évitant que sa peau touche quoi que ce soit. Il lui faut voir par lui-même. Sentir. Dans l'enfilade du couloir, la baie vitrée, largement ouverte, laisse pénétrer un souffle mauvais. Le ciel gris s'est brusquement couvert, des nuages noirs affluent du parc de la Villette. Grondement sourd. Agir, vite. Au centre de la pièce principale, la table est soigneusement dressée pour deux personnes. Une bouteille de bordeaux débouchée, des verres emplis de vin aux deux tiers. Dans un plat en porcelaine blanche, un rôti de porc cru baigne dans du liquide rouge, un couteau de cuisine à manche noir planté en plein milieu.

On dirait une farce. L'irréel et le réel s'entremêlent. Le jeune homme vacille, cherche un appui. Sa main va pour se poser sur le rebord de la chaise lorsqu'une petite voix

le rappelle à l'ordre : « Pas d'empreintes, mec, pas d'empreintes ! » Il recule, tourne la tête pour se retrouver brusquement face à lui-même, reflété dans le miroir ovale accroché sur le mur de gauche. Cela fait très longtemps qu'il ne s'est pas regardé. Il est surpris par ses joues creuses, son teint plus terre que bronze, sa barbe de dix jours. Mais autre chose le frappe, qu'il serait presque incapable de nommer : sa beauté. Pourtant, les rares femmes avec qui il a partagé quelques plaisirs disaient souvent « tu es beau » ou : « qu'est-ce que t'es beau, Ahmed ! ». Soudain, ces mots sans importance, entendus dans une vie antérieure, prennent leur sens. Ses cheveux légèrement crépus, ses lèvres pleines, la douceur de son regard constituent une véritable harmonie. Et d'autres éléments qu'il n'a pas envie de détailler. Il est ému. Il se souvient des regards de Laura, et de la clôture de son propre cœur. Il se détourne de son reflet pour rejoindre le balcon.

Et découvrir l'horreur qu'il sait devoir affronter.

Elle est debout, solidement attachée par du câble électrique blanc de l'autre côté de la rambarde. Il s'approche des grands yeux bleus ouverts sur l'abîme. Il lui semble ne l'avoir jamais vue, comme si la mort seule lui permettrait de découvrir son doux visage bienveillant de madone florentine. Il se remémore les tentatives discrètes de la jeune fille pour qu'il devine ses sentiments à son égard. La peine, la souffrance l'étreignent : c'est confronté à son absence définitive qu'il perçoit son amour à elle, pire encore, son sentiment à lui. Cette inclination qu'il éprouvait et que Laura avait perçue malgré son propre aveuglement. Elle était belle, ils auraient pu s'aimer. Son cœur éclate et s'éveille tout à la fois. Sa main se tend vers la joue, mais s'arrête à quelques millimètres. Il revient à la raison, à la prudence et une pensée surgit, un cliché, qu'il fait totalement sien à cet instant : je te vengerai Laura. Il avance d'un demi-pas vers le pire. La jeune femme n'est vêtue

que d'un tee-shirt carmin. Bouche bâillonnée, buste apparemment intact. Le bas-ventre n'est qu'une énorme plaie qui a cessé de s'égoutter sur le balcon d'Ahmed.

Le vent souffle ses menaces tandis qu'un gyrophare s'engage dans la rue. Les assassins n'ont pas traîné. En sortant, horrifié, Ahmed remarque que les trois orchidées dont il prenait méticuleusement soin lors des voyages de Laura ont été décapitées. Seules demeurent les tiges, dans leurs pots hydroponiques rassemblés sur le plan de travail. Il cherche les fleurs des yeux, ne les trouve pas, s'extirpe péniblement de l'appartement, descend l'escalier en silence et referme la porte de son studio juste au moment où quelqu'un appelle l'ascenseur. Il n'a laissé aucune empreinte. Le tonnerre gronde. Les premières gouttes, lourdes, lavent le lys. Ahmed ferme fenêtres et volets, ôte sa gallabiyah tachée, la retourne et la roule en boule – manches à l'intérieur – avant de l'emballer dans un sac en plastique blanc, qu'on distribue encore au Franprix du coin. Demain, il sera temps de s'en débarrasser, avant que les flics obtiennent le mandat de perquisition. Il revêt son pyjama Brooks Brothers élimé, dernier cadeau de sa dernière amoureuse, la mystique Catarina, puis se couche, ferme les yeux, s'endort. Rêver, c'est ce dont il a besoin à présent. Laura morte, lui doit vivre. Il n'a plus le choix. Les songes indiqueront le chemin.

On sonne, on frappe. « Police, ouvrez ! » Il n'entend pas. Les keufs, les kisdés. Depuis longtemps leurs routes se croisent. À présent, il ne pourra les éviter. Pour la première fois depuis des années, Ahmed n'a pas eu besoin de boire pour dormir. Pour autant nulle paix en son sommeil. La mort, cette vieille carne, se frotte. Il résiste, ne veut pas se donner. Elle cède alors la place à une autre, beauté sulfureuse, espionne enjôleuse, visiteuse habituelle

de ses nuits. Jamais de pénétration en ses rêves. Pas même de nudité. Juste de l'humidité. Mais cette nuit, il tient bon, garde sa semence, sa force. Et les fantômes, furieux, se retirent en le prévenant du pire. Ombre glacée, vent, pluie battante sur le volet comme dans sa tête. Éclair. Face grimaçante ! Ibliss apparaît puis disparaît. Le dormeur grogne, racle sa langue sur les incisives et les molaires. Remue, mais ne se réveille pas. *Shazam*. La face blême du tueur s'illumine. Ahmed ouvre les yeux. Hébété. Désagréable sensation de déjà-vu. Oublier. L'image court se réfugier en un repli de son crâne. Il le sait. Elle le guidera.

Des bruits de pas au-dessus de sa tête. Toutes les polices s'agitent. Judiciaire et scientifique.

– Qu'est-ce que c'est que ce crime ? Pourquoi un rôti de porc ? Que des feujis et des rebeus, tous plus mabouls les uns que les autres dans ce quartier. À peine tu sors du Bunker, t'entends : « *Salam aleikoum*, lieutenant. » « *Shalom*, monsieur le commissaire. » Putain, vivement Roscoff, j'sais pas pour toi, Rachel, mais moi, ils me rendent dingue. Positivement dingue. Mais je le sens pas, ce rôti. C'est trop gros. Comme disait Goebbels...

– « Plus c'est gros plus ça passe », le coupe Rachel. J'adore t'entendre citer Goebbels. Ça fait partie des petites choses qui aident à supporter l'existence. Bon, on se casse. On a un rapport à rédiger.

Ahmed entend et n'entend pas. Il sait. Il voit la rousse Rachel et le brun Jean. Ils feront ce qu'ils peuvent, c'est-à-dire peu. C'est-à-dire beaucoup. Demain avant six heures, il lui faudra se débarrasser de sa gallabiyah. D'ici-là, eh bien, bonne nuit, lieutenant. *Layla as-sayida*...